

Péchés de jeunesse

Intervention au colloque « Pourquoi est-il si difficile de parler d'architecture ? », 3-4-5/12/2013, CIVA (Bruxelles)

Auteur : Renaud Pleitinx

Nous répondrons à la question posée « Pourquoi est-il si difficile de parler d'architecture ? » en deux temps. Dans un premier temps, nous entérinerons le fait qu'il est difficile de parler d'architecture. Nous soutiendrons qu'il existe des obstacles qui empêchent de parler d'architecture, dont la persistance retarde l'épanouissement de la Théorie de l'architecture, comprise ici comme la discipline dont la tâche est l'explication et la compréhension de l'architecture. Mais, nous soutiendrons que ces obstacles sont de natures épistémologiques uniquement. Autrement dit, nous défendrons l'argument que ces obstacles ne sont pas inhérents à l'architecture, mais tiennent essentiellement à la manière dont on se propose d'en parler. Nous, isolerons trois types d'obstacle, que nous qualifierons respectivement d'obscurantiste, de confusionniste, et de perspectiviste. Des illustrations extraites du corpus de la Théorie de l'architecture nous permettront de mieux saisir leurs effets particuliers et d'attester leur existence. Dans un deuxième temps, afin de répondre au « Pourquoi » de la question, nous tâcherons d'expliquer l'existence et la persistance de ces obstacles épistémologiques. L'explication que nous proposerons, de nature sociohistorique, établira un lien de causalité entre les obstacles précités et l'inconsistance du champ social voué à la théorie de l'architecture. Plus précisément, nous soutiendrons que la discipline souffre d'un manque d'autorisation, d'autorégulation et d'autonomie.

Critique à l'endroit de la discipline, cette communication se conclura pourtant sur une note optimiste en indiquant les opportunités historiques à saisir et les positions militantes à défendre pour dépasser les obstacles et finalement dissoudre les difficultés à parler d'architecture, dans le bain d'une recherche constituée, collective et cumulative.

Il faut affirmer d'abord que rien d'inhérent à l'architecture ne s'oppose à ce qu'on en parle. Il est vrai que l'architecture, en tant spécialité artistique vouée à la production de l'habitat, appartient à un domaine de la culture où il ne s'agit pas de dire, mais de faire ; et il est vrai aussi que l'exercice de l'architecture ne mobilise pas en première instance nos facultés langagières, mais plutôt une agilité technique et industrielle. Mais, cela, le mutisme foncier de l'architecture n'empêche pas d'en parler ; il y a bien des choses naturelles et même de nombreux faits culturels dépourvus de toute propriété langagière dont on parle avec aisance et précision.

Les difficultés à parler d'architecture, et partant les difficultés à fonder et développer une théorie de l'architecture digne de ce nom, tiennent plutôt à l'existence d'obstacles épistémologiques qui empêchent de pleinement rendre compte de l'architecture, mais aussi à leur persistance, à leur récurrence qui finit par décevoir tout espoir d'y parvenir. Nous relevons trois types d'obstacles qualifiés respectivement d'obscurantiste, de confusionniste, et de perspectiviste.

Le premier obstacle, qualifié d'« obscurantiste », consiste en cette présomption qu'il est impossible de parler d'architecture, que toute compréhension et explication de l'architecture est vouée à l'échec, et que dès lors la théorie de l'architecture est une discipline oiseuse. Cette opinion remporte un suffrage constant, malgré son caractère logiquement autorebutant. Cet extrait d'une conférence, intitulée bravement : « Qu'est-ce que l'architecture ? », prononcée par Vincen Cornu, architecte et professeur d'architecture à ENSA Paris-la-Villette, fournit un exemple typique de cette posture : « il s'agit là d'une question impossible, de ces questions condamnées à être éternellement posées et à rester sans réponse. Impossible parce que trop vaste ; parce que la langue de l'architecture n'étant pas celle des mots, on ne peut qu'éprouver l'architecture, qui existe par sa simple présence. (...) s'il n'est guère possible de parler d'architecture, on peut tout de même tenter de parler

autour d'elle, de ce qui en rend possible l'existence (...), bref de ses conditions. (1) » L'ennui est que la persistance, la récurrence de ce préjugé obscurantiste lui confère finalement un pouvoir performatif. Car s'il est dit d'un côté qu'il est impossible d'en parler, il va de soi que de l'autre on ne s'en prive pas. Mais alors, on en parle sans effort, on ressasse de vieilles opinions sans s'inquiéter de leur validité ni de leur compatibilité. Ce faisant, par-devers soi, on accumule les erreurs, les approximations, les contradictions, et l'architecture empêtrée dans des idées préconçues finit bien par apparaître incompréhensible. L'impossibilité d'en parler devient un fait, tant le réseau des problèmes posés est inextricable. Finalement, la difficulté propre à l'obstacle obscurantiste est qu'il décourage le projet même de parler d'architecture, opposant à toute entreprise théorique sa vanité, son échec annoncé. Et sans doute, n'y a-t-il qu'une manière de le surmonter. C'est de parler d'architecture jusqu'à montrer en acte qu'elle est dicible et partant aussi compréhensible et explicable que ne le sont : le mouvement des planètes, la diversité des espèces chimiques et vivantes, et plus loin : les structures du langage, les rapports sociaux, l'économie des désirs.

L'obstacle confusionniste en revanche résulte d'une manière de parler, plus précisément d'une rhétorique, qui attachant aux mots une importance sans mesure, projette sur les choses des propriétés et des rapports grammaticaux. Une telle rhétorique rend confuse la compréhension des choses et suggère l'existence de réalités mythiques ; d'entités, de propriétés ou de rapports chimériques. Un des tours de langage de ce type de rhétorique est de ne pas résorber la polysémie foncière des mots, en s'abstenant, par inadvertance, déférence, ou complaisance, de définir le sens des vocables employés et de préciser les termes d'un propos. En pareil cas, la polyvalence sémantique des vocables et des termes se marque dans le fait de désigner par un même mot des choses différentes, voire distinctes. Or, le fait qu'un même mot convienne pour désigner des choses différentes et distinctes, fait croire à l'identité voir l'unité de ces choses en oblitérant leur différence et leur distinction. L'indéfinition des vocables en somme rend indiscernables conceptuellement des classes et des ensembles de phénomènes, hétérogènes ou séparés. De plus, établissant des similitudes ou des complémentarités indues, elle produit l'illusion que toutes ces choses sont les formes occasionnelles sinon les membres d'une entité fictive, à l'instar des avatars de Vishnu.

Le concept d'échelle avancé par Ph. Boudon dans son livre *Sur l'espace architectural* fournit un exemple non quelconque d'artefact confusionniste. Pour mémoire, l'échelle est le « concept fondamental d'une architecturologie (2) ». Car, selon Ph. Boudon, l'architecture est une « pensée de l'espace » et l'architecturologie de ce fait, une science des opérations mentales de l'architecte. Or, à en croire Ph. Boudon l'opération essentielle de l'architecte est de donner des mesures à l'espace ; tâche qui suppose la maîtrise de l'échelle dont Ph. Boudon entend construire rigoureusement le concept. Cependant, loin de conférer au vocable « échelle » un sens exclusif, Ph. Boudon refuse de trancher parmi les acceptions du mot échelle, « chacune ayant un sens respectable (3) ». Loin de réduire le nombre des acceptions du vocable, il prétend fournir un concept d'échelle suffisamment général pour subsumer la diversité sémantique dont est susceptible le mot échelle. Ce qu'il fait en définissant l'échelle comme une « règle de passage – au sens le plus large et à élucider – entre un espace et autre. (4) ». Concept qui inclut au titre de cas particulier des choses aussi hétérogènes que les échelles cartographiques, l'adéquation des formes de l'habitat à un paramètre conjoncturel, mais aussi l'échelle de meunier, les flèches de la théorie des catégories et les procédures douanières. Parfaite illustration de l'indéfinition, c'est-à-dire de la non-résorption de la polysémie des mots, Ph. Boudon fait croire à l'existence d'un trait commun à toutes les choses qui se laissent désigner par le mot échelle, et partant, fait exister une échelle paradigmatique, mère de toutes les échelles. Ce faisant surtout, au détriment de sa propre ambition *architecturologique*, il ne rend pas compte des différences notables entre cesdites « échelles » qui indiquent pourtant qu'elles relèvent d'opérations mentales distinctes et hétérogènes.

Ainsi, l'indéfinition des vocables et des termes induit des confusions qui empêchent de discerner l'objet dont il est précisément question et de saisir les rapports réels qu'il entretient avec d'autres. Or ce discernement est une condition nécessaire pour que les thèses soutenues puissent être vérifiées (pour ne pas dire falsifiées). Identifier et discerner précisément *le fait* dont on parle est nécessaire en effet pour soumettre le propos à l'épreuve du réel.

Ainsi, au-delà des confusions induites par une rhétorique mythique, l'indéfinition implique aussi l'impossibilité de contrôler la véracité des propos confusionnistes. Pourtant, l'indéfinition, cumulée à d'autres tours de langage confusionniste : fétichisation des mots, extrapolations étymologiques, etc..., est un procédé rhétorique courant en Théorie de l'architecture, qui grève la discipline d'un manque de crédit scientifique. Ceci d'autant plus que de tous les mots de la théorie de l'architecture, le plus indéfini est précisément le mot « architecture ». De nombreux auteurs laissent en effet, négligemment ou délibérément, flotter le sens qu'ils accordent à ce mot : tout à la fois profession et industrie, ouvrage concret et configuration abstraite, production courante et grand Art. Et, selon le procédé précédemment décrit, ces auteurs livrent une compréhension confuse de l'architecture en projetant sur elle des propriétés d'emprunt et l'élèvent mythiquement au rang d'entité admettant une variété d'aspects suggérés par la polysémie foncière du mot. Ils finissent ainsi par constituer une réalité architecturale dont la complexité chimérique décourage tout espoir d'en venir à bout.

Finalement, l'indéfinition du mot « architecture » apporte la preuve qu'attendent les tenants de l'obscurantisme. Du fait que l'architecture, par l'effet d'une rhétorique confusionniste, est rendue exagérément complexe, il est facile en effet de conclure qu'il est impossible de parler de l'architecture. Pour contourner l'obstacle confusionniste et éviter l'ornière obscurantiste qui le suit, il faut définir le sens exclusif qu'on accorde aux mots. La théorie de l'architecture gagnerait à ce qu'on commence par celui d'architecture, quitte à en réduire drastiquement la portée, quitte à révolter les usages courants.

Enfin, l'obstacle perspectiviste consiste en une occultation partielle ou complète de l'architecture induite par l'adoption de points de vue extérieurs à son domaine artistique. Cet obstacle est celui que rencontrent, sans véritablement l'apercevoir, les entreprises théoriques qui se donnent l'architecture pour objet, mais tâchent d'en rendre compte au travers de déterminismes naturels ou culturels qui lui sont, en première instance, étrangers. Nous ne ferons ici que mentionner l'échec partiel des approches ou des perspectives relevant des sciences de la nature qui d'une part manque le fait culturel de l'architecture et d'autre part tendent à en étudier exclusivement la construction et à éluder l'habitation, contrepartie des dispositions matérielles de l'habitat. Nous insisterons plutôt sur les travers caractéristiques de trois perspectives relevant des sciences humaines que leurs points de vue respectivement axiologiques, sociohistoriques, et linguistiques condamnent à ne jamais comprendre et expliquer l'architecture sinon de manière incidente.

Parmi les perspectives adoptant un point de vue axiologique, il convient de distinguer les théories explicatives qui empruntent leurs fondements et leurs concepts aux sciences morales, en ce compris : le droit, l'économie, la psychanalyse, la philosophie éthique et les discours prescriptifs, dont la vocation est de légitimer une manière de produire l'habitat, tels que les règlements urbanistiques ou les traités d'architecture toujours imprégnés de velléités normatives. L'objet commun à ces deux types théoriques est en définitive moins l'architecture que le projet d'architecture. Dans une perspective axiologique, il s'agit en effet de rendre compte, du calcul des coûts et des avantages, du débat entre des désirs et des normes éthiques, ou des décisions qui orientent la production de l'habitat. Quoique légitime, l'adoption d'un tel point de vue ne permet pas de comprendre et d'expliquer l'architecture. Les théories axiologiques de type explicatif en particulier, se bornent en effet, par hypothèse, à étudier l'incidence d'une raison délibérante sur l'architecture, tandis que les discours prescriptifs, habituellement partiels, éclairent l'architecture de manière nécessairement partielle.

Les perspectives sociohistoriques en revanche considèrent l'architecture depuis les sciences sociales. S'y distinguent en particulier : l'histoire de l'architecture et la sociologie de l'habitat. La première entend reconstituer les conditions historiques de la production de l'habitat qui déterminent l'avènement de styles d'architecture individuel ou collectif. La seconde s'applique à rendre compte de la répartition de l'habitat qui, une fois produit, fait l'objet d'appropriation et de transaction au même titre que tous les biens de consommation. Dans cette perspective, l'architecture n'est que le prétexte soit d'une compréhension des conditions et des évolutions affectant la production de l'habitat, soit d'un bilan des luttes sociales dont l'habitat fait l'objet. Échappant au propos, les ressorts et les opérations proprement artistiques de mise au point de l'habitat restent ainsi incompris et inexpliqués.

Enfin, les perspectives linguistiques sont celles qui adoptent, pour rendre compte de l'architecture, le point de vue des sciences du langage. Il convient alors de différencier les études dont l'objet se restreint à l'incidence du langage sur l'architecture, et les théories qui s'inspirent de concepts linguistiques ou sémiotiques pour comprendre et expliquer l'architecture. Pour les premières en effet, il s'agit de rendre compte de la forme et du contenu des propos tenus sur la production de l'habitat, et non d'élucider les rouages de sa production. Pour les secondes en revanche, il s'agit bien de décrire l'architecture, mais en des termes empruntés à la linguistique ou à la sémiotique. Si ces deux approches sont également inaptes à fournir une explication de l'architecture, il faut insister sur le fait que les compréhensions linguistiques de l'architecture trahissent leur objet en lui conférant des propriétés dont il est dépourvu. En décrivant en effet l'architecture comme un langage, en usant des termes rarement définis de grammaire, de métaphore et de métonymie, de concept même, on suggère que sa tâche serait de délivrer d'un message sensé. Par ailleurs, en tenant à faire valoir les potentialités symboliques de l'architecture, on réduit l'habitat au rang d'indice visible destiné à évoquer un autre objet. Dans le premier cas, on confère à l'architecture un pouvoir de signification et de désignation dont elle est incapable, dans le second, on lui attribue une tâche qui ne lui est pas essentielle.

En définitive, les théories situées dans les trois perspectives décrites ci-dessus traitent moins de l'architecture en elle-même que de l'incidence sur l'architecture des déterminants culturels qui constituent leurs objets principaux. En ce sens, ce qu'elles étudient n'est pas exactement l'architecture, mais plutôt l'interférence entre l'architecture et d'autres dimensions culturelles. De ce fait, leurs propos sur l'architecture, malgré tout le sérieux scientifique dont elles sont susceptibles, n'apportent aucune compréhension des ressorts de l'architecture, mais occultent les moyens et les fins, les formes techniques, les paramètres décisifs, et les opérations rationnelles que suppose la mise au point de l'habitat.

Le livre d'A. Pérez-Gómez, *L'architecture et la crise de la science Moderne*, librement inspirée de la pensée d'E. Husserl, illustre adéquatement les travers perspectivistes. En résumé, l'enjeu de ce livre est de rendre manifeste une crise qui frapperait l'architecture moderne, dont la cause serait l'abandon progressif de la fonction symbolique de l'architecture. Tâchant de le démontrer, A. Pérez-Gómez cumule les biais axiologique, historique, et linguistique. Selon une perspective axiologique d'abord, A. Pérez-Gómez, entend dénoncer la faute commise par les architectes modernes dont l'architecture « soumise à des idées utopiques, à un processus technologique, dont les objectifs étaient déracinés du quotidien allait perdre son essentielle dimension symbolique pour se banaliser en une construction prosaïque (5) ». À l'inverse, il veut promouvoir la symbolisation qui selon lui « est une profonde nécessité humaine, indispensable à la perpétuation de la culture. L'humanité de l'homme ne repose sur rien moins que sa capacité à résoudre l'infini dans les termes du fini ; précisément au moyen de symboles, que ceux-ci soient des totems ou bien de splendides églises (6) ». Pour établir leur culpabilité, adoptant cette fois un point de vue historique, il retrace, à l'appui principalement de textes, l'histoire du désaveu de la symbolisation parallèle à un déclin de l'architecture. Partant de Perrault décrit comme un précurseur « de la mathématisation de la théorie architecturale », il aboutit à Durand tenu pour le premier représentant du « fonctionnalisme » pour qui l'architecture cesse « d'être une image métaphorique de l'ordre cosmique (7) ». Inversement, il s'applique à rendre compte du fait qu'avant le XIX^e siècle « l'intentionnalité architecturale était transcendante, nécessairement symbolique (8) ». Les extraits cités en attestent suffisamment, le propos A. Pérez-Gómez est criblé de concepts linguistiques. En l'occurrence, il s'agit d'établir que l'architecture, à la manière d'un totem, a pour vocation de symboliser un ordre cosmique. Mais conséquemment, A. Pérez-Gómez réduit l'architecture à un ouvrage visible, une « image », et oblitère la fonction définitoire de l'habitat : habiter, que les architectes modernes ont eu à cœur de rappeler. Ainsi, parti-pris axiologique, récit historique, et travers linguistiques se combinent pour livrer une analyse partisane des faits, porteuse d'une compréhension de l'architecture qui exagère l'importance d'une fonction symbolique que l'habitat peut accessoirement remplir, mais qui n'est pas sa vocation première. Il suffit de le dire pour que déjà le tort des modernes apparaisse moins grave et que la pente historique de l'architecture apparaisse moins déclinante.

Finalement, l'obstacle perspectiviste est sans doute le plus difficile à surmonter. Car, l'intérêt des résultats, qu'il faut porter au crédit des approches incidentes de l'architecture, encourage à persévérer dans leurs voies. Mais

aussi, car il faudrait, pour mieux accuser les travers perspectivistes, parvenir à déterminer le point de vue explicatif à partir duquel il serait possible de comprendre et d'expliquer l'architecture depuis l'intérieur. Pour y parvenir, il faut dénicher les hypothèses, inventer les concepts qui permettraient de rendre compte des ressorts de la production outillée de l'habitat. Sans cela, la théorie de l'architecture continuera de ressembler à une glose infinie dont le texte commenté n'a jamais été écrit. Sans cela aussi, le spectre obscurantiste ressurgira pour convaincre cette fois qu'il appartient à l'architecture de ne se laisser décrire que par bribes et morceaux et que finalement parler d'architecture est impossible.

S'il est vrai que des difficultés à parler d'architecture existent, elles sont le fait d'obstacles épistémologiques qui peuvent être surmontés. Pour cela, il suffit de parler d'architecture, en définissant scrupuleusement les mots employés, et en adoptant un point de vue artistique, depuis lequel la fabrication et la production de l'habitat se laissent aisément décrire, malgré le détail des choses à dire.

Cependant, ayant confirmé qu'il existe des difficultés à parler de l'architecture, nous soutiendrons que l'existence et la persistance des difficultés précédemment décrites ne sont pas dues à l'incompétence des théoriciens de l'architecture, souvent érudits et éloquents, mais plutôt conditionnées par l'état d'immaturité du champ social de la théorie de l'architecture. Ce dernier implique en effet un manque d'indépendance, d'agents, et de capital conceptuel propre, qui respectivement favorise les discours obscurantistes, laisse libre cours aux rhétoriques confusionnistes, et encourage les biais perspectivistes.

Dépasser l'obstacle obscurantiste suppose de parler d'architecture. Mais, encore faut-il, sur le plan social, en avoir l'autorisation. Or, l'exercice de la théorie peine à s'affranchir de sa subordination à la formation et au métier de l'architecte, à s'en séparer et s'octroyer l'autorisation de parler d'architecture. Il faut observer ce fait social étrange que l'idée ne vient à personne de mettre en cause les fonctions de linguiste, de paléoanthropologue, d'astronome, voire des philosophes, alors même que leurs savoirs restent sans application utile. Tandis que se déclarer théoricien de l'architecture frise le ridicule. Cette inégalité de traitement est l'indice du manque de reconnaissance institutionnelle dont souffre la théorie de l'architecture, qu'il faut imputer au fait que la théorie reste une tâche auxiliaire de la discipline de l'architecte. Or, le caractère accessoire de la théorie de l'architecture, subordonnée à la discipline de l'architecte, d'une part implique que sa pratique est dilettante, mais surtout soumise à l'agenda des architectes, voire des professeurs d'architecture, dont la priorité n'est pas d'élucider objectivement leurs actes, mais bien de prévoir et légitimer la production d'un habitat. Une telle situation, favorise les déclarations obscurantistes et leur diffusion, dans la mesure où l'incurie théorique domine et que dominante elle impose le silence à la théorie de l'architecture. Pour sortir de cette impasse, il faudrait que la théorie de l'architecture s'affranchisse de la discipline de l'architecte et deviennent une discipline à part entière, un champ pour reprendre les mots de P. Bourdieu, dont les agents seraient pleinement autorisés à accomplir leur tâche : comprendre et expliquer l'architecture.

Le travers confusionniste, pour sa part, profite du manque d'agent actif que compte la discipline. Déjà, le défaut d'effectif fixe un droit d'entrée dans la discipline relativement bas, qui implique une relative naïveté théorique des entrants qui découvrant les exigences verbales de la théorie succombent aux charmes du langage qui plutôt que l'instrument efficace d'une connaissance des choses devient le dépositaire d'un savoir sur les choses qu'il suffit d'interroger pour connaître le monde. Mais surtout, le manque d'effectif implique un manque d'adversité qui induit entre les agents un contrôle collectif défaillant. Ce manque de « contrôle par les paires » laisse ainsi libre cours à des usages langagiers peu scrupuleux qui permettent de soutenir allègrement des thèses infalsifiables.

Pour qu'un tel contrôle puisse être effectif, il faut que le nombre de théoriciens autorisés croisse jusqu'à atteindre un seuil où l'émulation concurrentielle caractéristique des champs constitués serait opérante. Cette émulation induirait l'effet de champ remarquable que les destinataires des travaux de théorie de l'architecture ne seraient plus les architectes ou les étudiants en architecture, mais les théoriciens eux-mêmes qui de ce fait, en confrontant leurs travaux, incorporeront progressivement, tout en les créant, les règles propres à leurs « jeux » théoriques.

Plus insidieusement encore, l'inconsistance du champ retarde le développement d'une théorie de l'architecture digne de ce nom. Car, le manque d'institution et le manque d'agent implique que la discipline est pauvre en capital conceptuel propre. Ceci oblige les théoriciens de l'architecture à emprunter leurs ressources théoriques à d'autres disciplines dont, en retour, ils deviennent les débiteurs en termes de reconnaissance. La théorie de l'architecture, soumise à l'autorité de disciplines accomplies, manque alors de l'autonomie nécessaire pour établir les hypothèses et développer les concepts propres à rendre compte des particularités de son objet, l'architecture. Finalement, Il serait naïf de croire qu'une prise de conscience des obstacles de la théorie architecturale soit suffisante pour s'en prémunir et surmonter les difficultés qu'il y a de fait à parler d'architecture. Un appel moralisateur à la vigilance et à la discipline des théoriciens serait vain lui aussi, en plus d'être présomptueux. Car, nous aurons montré que l'existence et la persistance de ces obstacles sont socialement conditionnées par l'immaturité du champ de la théorie de l'architecture, qui prive la discipline d'autorisation, d'autorégulation et d'autonomie.

La condition historique d'un possible dépassement des difficultés à parler de l'architecture est ainsi l'institution, le développement effectif, et l'augmentation du capital conceptuel du champ de la théorie architecturale. Or, la constitution d'un champ suppose la conjonction de conditions historiques favorables et d'une impulsion militante. Du côté des conditions, l'inclusion somme toute récente, du champ de la théorie de l'architecture au sein de l'institution universitaire lui offre une chance se développer. Déjà, l'adoption, par coalescence, d'habitus universitaires de longtemps constitués, tel que le respect des protocoles de scientificité, impose déjà du dehors des règles communes salutaires. Mais aussi, en professionnalisant l'exercice de la théorie de l'architecture, c'est-à-dire en conférant à ses agents le statut de chercheur et en devenant une activité rémunératrice, l'inclusion du champ de la théorie de l'architecture dans le cadre universitaire suscite des vocations et augmentant ainsi le nombre de chercheurs. Du côté de l'impulsion, il faut encore que les théoriciens de l'architecture militent pour l'autorisation et l'autonomisation de leur discipline. Il leur faut combattre contre d'une part la subordination de la théorie de l'architecture à la formation et au métier d'architecte, en affirmant la vocation propre de la théorie de l'architecture : comprendre et expliquer, et contre la soumission de la théorie de l'architecture à d'autres disciplines savantes, en affirmant la spécificité de son objet : la production outillée de l'habitat (9).

Une fois le champ de la théorie de l'architecture constitué (séparé, développé et enrichi), les préjugés obscurantistes, les approximations confusionnistes et les emprunts perspectivistes n'auront plus droit. Alors enfin, les difficultés à parler d'architecture seront levées.

Notes

(1) Vincen Cornu, *qu'est-ce que l'architecture ?* Conférence donnée le 7 octobre 2009 à la Maison de l'architecture. Extrait disponible sur : www.vincencornuarchitecte.com.

(2) Philippe Boudon, *Sur l'espace architectural, Essai d'épistémologie de l'architecture*, 2 éd, Marseille, Parenthèse, coll. Eupalinos, p.93.

(3) Ibidem. « Si on faisait le tour des utilisations du terme d'échelle, on serait étonné de leur nombre : — dimensionnement technique des pièces de construction en fonction de leur résistance (hauteur d'une poutre fonction de sa portée) ; — grandeur apparente d'un édifice par référence à des éléments techniques connus (dimension standard des briques) ; — magnificence (Saint-Pierre de Rome) — adaptation de l'espace contenant aux dimensions du contenu (hauteur de chaise) ; — échelle de représentation d'un plan, d'une maquette (échelle cartographique) ; — échelle humaine (sentiment psychologique d'intimité ou autre) ; — échelle de niveaux de conception (plan-masse, avant-projet, plans d'exécution) ; — échelle de perception en fonction de la distance (silhouette, éléments majeurs, détails) ; — grandeur effective d'une opération de logements (grand ensemble, unité d'habitation), etc. Cette liste n'est pas limitative : grandeurs métriques, grandeurs techniques, grandeurs visuelles, grandeurs esthétiques, grandeurs psychologiques s'y mêlent et se trouvent mesurées par rapport à des systèmes de référence divers. Je me garderai bien d'en choisir une parmi elles, chacune ayant un sens respectable. »

(4) Ibidem., p. 100.

(5) Alberto Pérez-Gómez, *L'architecture et la crise de la science moderne*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Chupin, Bruxelles, P. Mardaga, 1987, coll. « Architecture + Recherche », n° 30, p 324.

(6) Ibidem.

(7) Ibidem, p. 305.

(8) Ibidem, p. 15.

(9) Nous proposons cette définition de l'architecture et en déployons les conséquences dans notre thèse : Les visées adossées.

Bibliographie

Boudon, Philippe, *Sur l'espace architectural : Essai d'épistémologie de l'architecture*, 2 éd., Marseille, Parenthèses, 2003, coll. « Eupalinos Architecture et Urbanisme ».

Cornu, Vincen, « Qu'est-ce que l'architecture ? », Conférence donnée le 7 octobre 2009 à la Maison de l'architecture.

Perez-Gomez, Alberto, *L'architecture et la crise de la science moderne*, trad. traduit de l'anglais par Jean Pierre Chupin, Bruxelles, P. Mardaga, 1987, coll. « Architecture + Recherche », n° 30.

Pleitinx, Renaud, *Les visées adossées : Sous l'angle d'une théorie médiationniste de l'architecture, explication de l'alternative entre réalisme et formalisme, illustrée par la divergence entre les architectures modernes et postmodernes*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme, 2012.